

KOFFI KWAHULÉ



Monsieur Ki

Rhapsodie parisienne à sourire
pour caresser le temps

roman

CONTINENTS NOIRS *nrf* **GALLIMARD**

DU MÊME AUTEUR

Romans

BABYFACE, Éditions Gallimard, collection Continents noirs, 2006

Nouvelles

VEILLÉE D'ARMES, Éditions L'Esprit des Péninsules, 2002

WESTERN, Revue « Le Paresseux », 2003

BABYFACE, Éditions Luc Pire, Bruxelles, 2000

LE JEUNE HOMME AVEC SA TÊTE SOUS LE BRAS, Éditions de la Pleine lune, Montréal, 2007

BAL MASQUÉ, Éditions Tropiques, Yaoundé, 2008

AGNUS DEI, Éditions Textuel, 2008

Théâtre

LES CRÉANCIERS, Éditions Théâtrales, 2007

BRASSERIE, Éditions Théâtrales, 2006

MISTERIOSO-119, Éditions Théâtrales, 2005

BLUE-S-CAT, Éditions Théâtrales, 2005

LE MASQUE BOITEUX, Éditions Théâtrales, 2003

BIG SHOOT, Éditions Théâtrales, 2000

P'TITE-SOUILLEURE, Éditions Théâtrales, 2000

LA DAME DU CAFÉ D'EN FACE, Éditions Théâtrales, 1998

JAZ, Éditions Théâtrales, 1998 et 2007

LA MÉLANCOLIE DES BARBARES, Éditions Lansman, 2009

AVE MARIA, Éditions Lansman, 2008

SCAT, Éditions Lansman, 2003

EL MONA, Éditions Lansman, 2001

FAMA, Éditions Lansman, 1998

BINTOU, Éditions Lansman, 1997 et 2005

CETTE VIEILLE MAGIE NOIRE, Éditions Lansman, 1993 et 2006

VILLAGE FOU, Éditions Acoria, 2000

Suite des œuvres de Koffi Kwahulé en fin d'ouvrage.

CONTINENTS NOIRS

Collection dirigée par Jean-Noël Schifano

L'Afrique — qui fit — refit — et qui fera.

Michel Leiris

KOFFI KWAHULÉ

Monsieur Ki

Rhapsodie parisienne à sourire
pour caresser le temps

roman

CONTINENTS NOIRS *nrf* GALLIMARD

Je remercie le Conseil régional d'Île-de-France, qui m'a accordé une bourse pour l'écriture de ce roman.

*À Konan Théodore,
mon frère.*

Art qui soutient Bird avec des solos de la main gauche tandis qu'il brode avec la main droite, tout en fournissant la pompe – mais comment fait-il donc? Bird passe la main, regarde le sourire, son regard lunaire penché sur Art... Art lève la tête. Bird redémarre... Art suspend son accompagnement, ça ne paraît pas gêner Bird. Écoute, mais écoute ces enfoirés!

CHARLES MINGUS
Moins qu'un chien,
Parenthèses, 1973

Ki, l'autre signe, le premier, ç'a été cela, la mort de l'oncle Kouï Gaspard. Parce qu'il désirait être à ma place. Je t'en ai encore parlé l'autre jour, mais ces histoires-là c'est comme une obsession, une bande magnétique qui se déclenche toute seule dans ta tête... Mon destin. Par rapport à l'Ancêtre-à-tête-de-cynocéphale. Un honneur qu'il estimait lui revenir. Son destin. Jusqu'au jour de sa mort, l'oncle Kouï Gaspard a vécu cette histoire comme une injustice, un affront aveugle. Comment l'Ancêtre-à-tête-de-cynocéphale a-t-il pu me « choisir », moi qui lui avais toujours tourné le dos ? Afin de m'en éloigner le plus possible, du moins à ce que racontait l'oncle Kouï Gaspard, ne m'étais-je pas laissé complaisamment « avaler » par l'école des Blancs en accumulant diplômes sur diplômes, jusqu'à Paris, « l'autre même du Blanc » ?

L'asthme fut le second signe. Juste après la première visite de l'Ancêtre-à-tête-de-cynocéphale, il y a trois mois. Soudain. Le médecin avait diagnostiqué une allergie au pollen. Mais une lettre du pays, mon père, m'avait prévenu : l'oncle Kouï Gaspard a consulté des sorciers. « Il leur a demandé de te priver d'air, de t'asphyxier, de te tuer... »

Mais je ne te parlerai pas de cela ; tu n'es pas venu pour entendre ce genre d'histoires. C'est mon affaire. Rassure-toi, je ne t'en parlerai plus. De toute façon, je n'aime pas évoquer ces choses-là. Ça épaissit ma voix, durcit inutilement

mes mots. On est là pour déconner, et rien d'autre. Allons donc chercher les mots qui parlent à tue-tête, les mots qui déconnent...

Tels sont les premiers mots de la bande magnétique que j'ai trouvée, il y a peu, dans une chambre de bonne, rue Saint-Maur, du côté de la place Léon-Blum, à Paris, dans le onzième. Une semaine que j'ai emménagé dans une mansarde. À mon arrivée, elle était impeccablement rangée, cependant, le seul meuble de la pièce, une table basse, presque à même la moquette, comme on en voit dans les films japonais, une table massive et grossière recouverte de formica, en occupait de façon ostentatoire le centre. Apparemment elle avait été déplacée ; quatre traces de pieds de table marquaient toujours un coin de la moquette. N'eût été la position qu'occupait cette table, la chambre, malgré ses dix mètres carrés (je suppose dix mètres carrés), aurait pu me paraître grande, d'autant plus que je venais de quitter, pour cause de loyer brutalement devenu exorbitant, une autre chambre de bonne d'à peine six mètres carrés dans le seizième, rue Pergolèse, une rue contiguë à l'avenue de la Grande-Armée et à l'avenue Foch ; je me rappelle que, chaque fois que je me rendais dans les bureaux de l'immigration pour le rituel renouvellement de ma carte de séjour, les policiers s'adressaient à moi avec une déférence appuyée. Sans doute dans leur logique à eux devais-je être un fils d'ambassadeur ou de quelque personnalité influente pour habiter rue Pergolèse. Si seulement ils avaient su que je vivais dans une espèce de grande malle mansardée !

La bande était ostensiblement posée sur la table de formica, de sorte que ce soit la première chose qu'on voie dès qu'on entrait dans la chambre. À l'évidence, le locataire précédent l'avait laissée au suivant, moi, en l'occurrence. La bande m'attendait. Mais sur le coup je ne remarquai pas ces détails. Je ne m'en aperçus qu'*a posteriori*, après que j'eus écouté la bande sur laquelle une voix, tour à tour pâteuse et enfiévrée, racontait à un certain Ki des histoires qui se sont déroulées dans un village du nom de Djimi.

Une chose tout d'abord m'intrigua : certaines de ces histoires m'étaient familières. Djimi est en effet un village que je connais bien pour la simple raison qu'il se situe à un kilomètre à peine de mon propre village. J'avais d'autre part lu de nombreuses communications d'historiens et d'ethnologues sur le passé controversé de Djimi. Bref, je partageais « quelque chose » avec ce locataire : le même pays, le même groupe ethnique et probablement le même village. Mais qui était-il ? Et qui est ce Ki ?

Je suis descendu, la chambre est au sixième étage, pour m'informer à son sujet auprès de la concierge.

Elle m'a parlé de Monsieur (c'est le mot qu'elle a employé) en termes plutôt flatteurs. Il était étudiant. Elle a insisté sur la gentillesse, la propreté, « comme une jeune fille », a-t-elle cru bon de préciser, et la discrétion de Monsieur. Sur sa solitude aussi. Les voisins disaient qu'ils l'entendaient souvent parler des heures entières, on n'a jamais su à qui, mais moi je pense que, s'il parlait tout le temps, comme disent les autres locataires, c'était à personne d'autre qu'à lui-même vu que j'ai jamais vu personne monter chez lui, à part bien entendu ma fille quand elle y montait pour le ménage, c'est la seule personne à qui il s'ouvrait quelquefois, enfin je suppose, parce qu'on ne peut pas vivre sans se

mettre nu devant quelqu'un, enfin bon quand je dis se mettre nu, vous me comprenez, ce n'est pas que, non, je veux dire sans mettre à nu ce qu'on a au fond de l'âme devant quelqu'un, pour quelqu'un, je pense donc que, s'il y a une personne devant qui il a pu un jour se mettre nu, c'est ma fille, je vous la présenterai à l'occasion, pour la raison simple que Sue Helen, elle s'appelle Sue Helen ma fille, est la seule personne qui le voyait souvent, enfin souvent, deux fois par semaine en tout cas, pour le ménage, et même un jour, un mois et demi, deux mois il y a je crois, je l'ai vue redescendre de là-haut toute chose, je lui ai demandé toute la journée qu'est-ce qu'il y a ? qu'est-ce qu'il s'est passé ? qu'est-ce que tu as ?, elle a point desserré les mâchoires, il faut dire que ma fille de toute façon n'est pas très bavarde, remarquez, lui non plus d'ailleurs, à part bonjour, bonsoir, merci pour le courrier, comment allez-vous ?, très bien, et vous ?, ça va, c'est la croix et la bannière pour lui soutirer le moindre mot, même un mot banal comme il neige, il pleut, il fait soleil, il était plutôt du genre taiseux, pour ça ils se ressemblaient ma fille et lui, alors quand les voisins disent qu'il parlait des heures et des heures là-haut, j'arrive pas à y croire, ce qui est par contre exact, en tout cas que j'ai pu observer, ne serait-ce qu'à cause du courrier qui s'entassait dans ces périodes-là, c'est qu'il pouvait rester des semaines entières là-haut sans descendre, ça, c'est quand même bizarre, mais les gens sont comme ils sont.

Aussi, lorsque Monsieur ne s'était pas montré pendant plus de deux semaines, ne s'était-elle pas inquiétée. Jusqu'à ce que le téléphone sonne et qu'on m'annonce que Monsieur ne rentrera plus ; cela faisait treize jours qu'il s'était jeté sous le métro, une nuit, c'était le dernier métro, à la télévision ils en avaient parlé, aux actualités régionales, mais vous

comprenez, je n'ai pas pensé à Monsieur, je n'ai pas fait le rapprochement, parce que je n'imaginai pas ça de lui, enfin bon, il avait pris soin de tout ranger avant de partir, vous avez vu comme c'est bien rangé là-haut ? C'était quelqu'un de bien, vous savez.

Je lui ai parlé de la bande magnétique...

Il y a des gens vraiment malfaisants ! tenez, lisez ! Et elle m'a enfoncé dans le creux de la main une lettre qu'elle venait apparemment de recevoir. Lisez ! c'est au sujet de ma maison en Ardèche, je possède une maison à Saint-Martin-d'Ardèche, pour quand je ne serai plus concierge, parce que je connais une dame qui a été concierge toute sa vie, eh bien, le jour où elle n'a plus été concierge, elle s'est retrouvée Gros-Jean comme devant, elle n'avait point de maison à elle, elle n'avait point où aller, c'est pas un comble ça ? c'est-à-dire pour quelqu'un qui, toute sa vie, a tenu la maison des autres ? enfin bon, ça c'est la vie, comme on dit, mais ça fait quelque chose de se retrouver comme ça, à nos âges, à la rue, bon, ce type, mon voisin de Saint-Martin-d'Ardèche, ça fait des années qu'il me chicane, j'ai des dizaines de lettres de la même eau dans un carton. Toutes de lui. Toujours les mêmes divagations. Il n'y a pas un traître mot de vrai là-dedans, je me demande où il va chercher tout ça, il y a quand même des gens qui ont de ces idées dans la tête ! Oh, mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu !

Malgré l'insistance de la concierge, je n'osais ouvrir la lettre. Je ne la connaissais que depuis quelques jours. Juste bonjour, bonsoir, comment allez-vous ? Très bien. Et vous ? Ça va. Juste cela, et voilà qu'elle me demande...

Mais ouvrez-la, ça n'a rien d'intime, c'est que des bêtises, il est fada, ces temps-ci, il m'en envoie une par semaine, un fou, je vous dis, lisez ! c'est à propos d'une petite maison

que je me suis achetée il y a cinq ans en Ardèche, à Saint-Martin-d'Ardèche, avec beaucoup de travaux, une petite maison à colombages, comme en Normandie ou en Alsace, une petite maison vraiment jolie, aujourd'hui j'aurais pas pu l'acheter, tout est trop cher, à Paris faut même pas y penser pour quelqu'un comme moi, même en Ardèche, j'aurais pas pu, n'importe quel bout de ferme en ruine coûte désormais la peau des fesses, c'est fou ce que la pierre s'em-balle ! et alors le Midi je ne vous dis pas, du côté de Bandol, Cassis, Bormes-les-Mimosas, Saint-Tropez n'en parlons même pas c'est autre chose, et la Dordogne, ça c'est les Anglais la Dordogne qui ont fait grimper les prix, ils en font une folie de la Dordogne les Anglais, peut-être à cause de la cuisine, le foie gras, le vin, et il s'en boit du très bon vin de ce côté-là de la France, parce qu'on peut retourner les choses dans tous les sens, la France reste un beau pays où on mange et où on boit bien, personne peut dire le contraire, même les Anglais ils ont bien été obligés de le reconnaître, résultat tout le monde veut son bout de France, du coup plus personne maîtrise plus rien au niveau de l'immobilier, et ça augmente et ça augmente et ça augmente, enfin bon, je me suis donc acheté cette petite maison, j'aurais préféré une ferme mais même à l'époque une ferme tu touches pas terre, enfin j'ai fait ce que j'ai pu, j'ai acheté cette petite maison à colombages, vraiment coquette, mais depuis c'est l'enfer à cause de ce bonhomme, mais lisez !

J'ai déplié la lettre.

Madame,

Le préfet m'a confirmé, conformément au Code de l'Urbanisme et de la Construction :

Article L.511-1 qu'il n'y avait eu aucun ARRÊTÉ DE PÉRIL, pris par la municipalité de Saint-Martin-d'Ardèche, en ce qui concerne ma maison mitoyenne à votre propre habitation située route des Gorges, 07700 Saint-Martin-d'Ardèche.

L'huissier de Justice requis par moi-même a constaté que :

— les dégâts commis sur mes propres murs étaient effectués à coups de marteau, TOUJOURS DURANT MON ABSENCE : enregistré à la gendarmerie en vue d'arguer spécieusement de l'article L.511-1.

Le préfet m'a confirmé également que toute connivence avec l'autorité prouvait l'escroquerie visant à s'approprier ma maison par voie de manœuvres frauduleuses, avec complicité.

Depuis 1999, je suis victime d'agissements délictueux, similaires aux vôtres : enregistrés à la gendarmerie en décembre.

Je ne suis pas responsable du vice caché par l'ancien copropriétaire, rendant votre maison absolument inhabitable, à savoir :

— Absence de drain en communication avec un puits absorbant en sous-sol contribuant en permanence à détériorer mon mur mitoyen, étant le seul copropriétaire à assurer la salubrité de notre mur mitoyen, grâce à mon drain situé dans ma cave en communication avec un puits absorbant de plusieurs mètres. Par des manœuvres frauduleuses, vous me rendez responsable du vice caché par l'ancien copropriétaire.

La Municipalité de Saint-Martin d'Ardèche a refusé de m'adresser le formulaire de l'Arrêté de péril : OBLIGATOIRE.

Je vais informer mon avocat au sujet de cette escroquerie qualifiée.

En vous remerciant de votre attention, je vous prie de recevoir, Madame, mes salutations distinguées.

La bande, elle l'avait vue, mais elle n'avait pas osé y toucher. Je n'aime pas toucher les affaires des, vous comprenez, les

choses que les autres laissent quand ils partent, d'autant plus que Monsieur est parti comme qui dirait un peu fâché, j'ignore contre qui contre quoi, mais pour être parti comme il est parti, ma fille, il faudrait que je vous la présente, n'a pas arrêté de pleurer depuis que c'est arrivé, c'est la première fois que je la vois ainsi, à pleurer et à pleurer pour quelqu'un qu'elle ne connaît pas, en tout cas pas vraiment, parce que ma fille, vous vous en apercevrez quand vous la verrez, je vous l'ai dit, est aussi bavarde qu'une pierre et comme Monsieur était du genre pas causant non plus, ils n'ont pas dû se parler beaucoup, même si je persiste à penser qu'il a déshabillé son âme devant elle au moins une fois, oui mais une fois c'est qu'une fois, et pourtant depuis ce qui est arrivé dans le métro, c'est des pleurs et des pleurs, enfin bon, il faut dire qu'un simple bonjour de Monsieur vous le rendait tout de suite attachant, vraiment une âme rare.

Et puis, comme je la quittais, elle m'a dit que, le premier jour, en me voyant arriver, elle s'était dit : «Tiens, on dirait Monsieur.»

Ce qu'elle m'avait appris changea à mes yeux la nature de la bande ; c'était une lettre de suicidé. Des nuits entières, je l'ai écoutée et réécoutée dans l'espoir d'y déceler quelque indice quant aux raisons du drame. En vain. Peu à peu toute mon activité s'était réduite à l'écoute de la bande, car il me semblait de plus en plus évident que le locataire me connaissait, qu'il avait tout fait pour que je vienne occuper cette chambre, que je prenne sa place. La bande magnétique était une bouteille jetée à la mer que personne d'autre que moi ne devait retrouver. Autrement elle aurait été comme une lettre qu'on n'a jamais ouverte, ou qui n'est jamais arrivée à destination. Une lettre muette.

J'ai lu la lettre, mais je n'ai pas compris la raison pour laquelle le locataire s'était jeté une nuit sous le dernier métro. Le harcèlement de l'Ancêtre-à-tête-de-cynocéphale? Cet homme, ses histoires en témoignent, avait trop de joie de vivre et de discernement pour se donner la mort à la première contrariété. Ce qui s'est passé, ou plutôt ne s'est pas passé entre lui et Sue Helen, la fille de la concierge? Rien, sur la bande du moins, ne permet de penser que le locataire accordait une quelconque importance à cette relation. Alors quoi? À bout d'interrogations, j'ai décidé, pour que quelqu'un m'aide à comprendre, et surtout pour retrouver la paix, de fixer ces histoires par l'écriture, sans rien y ajouter, sans rien y retrancher (sauf un passage, mais j'en parlerai le moment venu). Certes, je me suis permis ici et là quelques commentaires et quelques digressions, mais les récits du locataire sont restés bruts; je n'ai cherché ni à les ordonner ni à les réécrire, je n'ai fait qu'en écrire les marges. Mais est-ce vraiment important, les espaces vides?...

Ki, il est revenu. Ce matin, l'Ancêtre-à-tête-de-cynocéphale est revenu. Il était assis à ta place. Je lui ai répondu ce que je lui ai toujours répondu : pas maintenant. Je ne suis pas prêt. Mais je t'en parlerai... Je t'en parlerai, Ki...

Avant toute chose, il faut que je te prévienne, Ki, ces histoires, pas celles de l'Ancêtre, mais les autres, tu peux y croire, tu peux ne pas y croire, elles sont vraies. Tous ceux à qui je les ai déjà racontées pensent qu'elles sont fausses ; ils ne me le disent pas, mais ils me le font sentir. Et pourtant !

Tout se passe au pays, dans un village appelé Djimi, un village non loin de mon propre village. À moins d'un kilomètre. Un village qui fait peur à tout le monde, même au gouvernement. Un village de déconnards, de timbrés, de dingues, de fous, d'irrécupérables. Village-fou, tel est l'autre nom de Djimi.

Ah, Djimi ! Si vous allez jouer au football chez eux et que vous gagniez le match, ils vous frappent, si vous faites match nul, ils vous frappent, et même s'ils le gagnent, ils vous frappent également. Du coup, plus personne n'ose aller jouer à Djimi. Même à la sous-préfecture et au tribunal du chef-lieu, on refuse désormais d'avoir affaire à eux ; l'administration a tiré un trait sur eux et ne juge plus leurs palabres. Il y en a trop ! Je suis même certain qu'à cette heure-ci, ils sont en train de se casser la figure au pays. Leur vie...

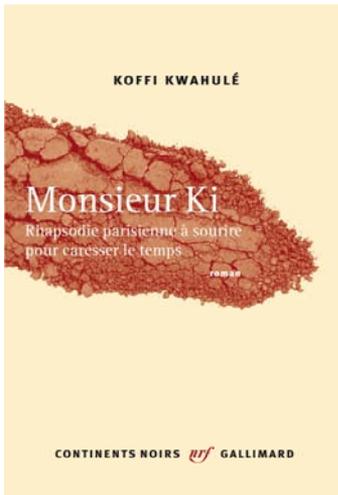
Amos TUTUOLA

L'ivrogne dans la brousse

Abdourahman A. WABERI

Rift Routes Rails

Transit



Monsieur Ki

Koffi Kwahulé

Cette édition électronique du livre *Monsieur Ki*
de *Koffi Kwahulé*
a été réalisée le 03/02/2010 par les Editions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé
d'imprimer le 5 janvier 2010 (ISBN : 9782070128006)
Code Sodis : N32499 - ISBN : 9782072314247